

— Et Mlle Rose, demanda-t-elle, comment va-t-elle ?
 — Très bien, répondit Pierre.
 Puis, brûlant ses vaisseaux, sur un signe de Maxime :
 — C'est d'elle, justement, dont je viens vous parler.
 — Mais, balbutia Marthe, je ne sais rien, moi... que voulez-vous que je sache ?

— Il est inutile de feindre... Par Rose elle-même, je suis au courant de tout. Vous avez promis le secret à Mme Petitot ; si la pauvre femme pouvait parler, elle vous délierait de votre serment. Je sais que Rose est la fille des Rassajou.

— Ah ! fit Brégeat. Ne parlez donc pas si haut, que diable, monsieur Pierre.

Il alla à la porte et la referma, non sans s'être assuré qu'il n'y avait personne dans la cour ; puis, se rapprochant de l'ingénieur :

— Vous ne voulez pas de mal à l'enfant ? demanda-t-il.

— Lui vouloir du mal, moi ! regardez-moi donc, père Brégeat ! Je donnerais ma main droite pour lui épargner un chagrin.

— Moi de même, dit Maxime.

— Alors, on s'entendra, murmura le garde.

Se tournant vers sa femme :

— En ce cas, tu peux raconter ce que tu sais.

Il passa derrière Marthe, se pencha, comme pour ramasser une brindille qui traînait dans la chambre, et lui souffla :

— Méfie-toi !

— Pardine !

— Ce que je vais vous dire, commença-t-elle en son langage de paysanne, je ne l'ai jamais dit à personne. Personne non plus ne pourrait m'obliger à parler, même en m'offrant aussi gros d'or que cette maison. Si je le fais, c'est que j'ai conscience que vous êtes, tous les deux, les amis de Rose et que vous ne voudriez pas tromper une pauvre vieille comme moi.

— Et vous êtes dans le vrai, madame Brégeat, reconnut Maxime ; il n'y a qu'à vous regarder pour reconnaître de suite que vous êtes une brave femme et que vous ne savez pas mentir.

Marthe remercia Maxime d'un coup d'œil et continua :

— De la première enfance de Rose, dit-elle, je sais peu de chose. Nous étions brouillés, en ce temps, avec mon beau-frère Rassajou, un homme pas facile à contenter, ne pensant qu'à lui, qu'à son argent, un homme qui aurait vendu père et mère, femme et enfants, pour une bourse d'or.

— C'est bien la vérité, opina le garde... mon beau-frère ne valait pas la corde pour le pendre ; et pourtant, dans les comptes que j'ai eus avec lui, il était juste... à sa manière ; aussi, rien ne m'a tant surpris... mais, raconte, femme.

— Donc, reprit Marthe, nous étions brouillés. Césarine, seule, s'échappait quelquefois, pas souvent, pour venir nous voir, en cachette...

— Vous dites que Césarine venait seule, interrompit Maxime ; elle n'amenait donc pas sa fille ?

— Jamais.

— Et vous ne réclamiez pas votre nièce ?

— Oh ! si, monsieur, je la réclama.

— Et que répondait Césarine ?

— Elle répondait que son mari lui défendait de nous amener la fillette.

— Et cela ne vous étonnait pas ?

— Si, dans les commencements. A mes questions, Césarine se mettait à pleurer, à se lamenter, que ça n'en finissait plus. Le bruit courait, dans le village, que Rassajou détestait Rose et la battait pour un rien.

— Et Césarine, sa mère, supportait tout cela ?

— Ah ! mes bons messieurs. Rassajou était le diable en personne. Il s'enrichissait, avec cela, malin comme quatre ; il avait agrandi son auberge et acheté des terres alentour, lorsque...

Marthe porta son mouchoir à ses yeux.

— Continuez, je vous en prie, lui dit Maxime.

— Lorsque, reprit-elle à voix basse, il fut arrêté. Oh ! ce fut toute une révolution, à Genty-les-Loups où tout le monde le supposait heureux et l'enviait !

— Vous souvenez-vous de ce qui s'était passé ?

— Comme de ce matin, monsieur. Un touriste anglais, il me semble le revoir avec son complet à carreaux noirs et jaunes, logeait à l'auberge de mon beau-frère depuis une huitaine. On le prétendait très riche. En tout cas, il se plaisait au Velay, car on l'entendait répéter, en courant la montagne : "Ce pays est beau..." Et les gens riaient de son accent et de son complet à carreaux noirs... Un matin, on ne le revit plus ; vous savez le reste.

Maxime songeait, attristé.

Voici que le doute s'éveillait en lui, le doute angoissant.

La femme du garde, il le lisait dans ses yeux clairs, ne mentait pas.

Alors, Rose était bien la fille de Rassajou, l'assassin !

— Non, mille fois non !... se répétait le baron.

Pierre Sorlac courbait le front.

En cette minute, il souffrait doublement : pour lui et pour Maxime, dont la conviction subissait un premier assaut.

A son tour, il questionna Marthe.

— Comment les soupçons se sont-ils portés sur Rassajou ? lui demanda-t-il.

— Il paraît que le touriste avait annoncé qu'il devait repartir le lendemain, il l'avait même écrit à ses parents, à... où donc, Brégeat, je ne me rappelle plus le nom...

— A Manchester dit le garde, et c'est cette lettre qui a mis la justice sur la piste de Rassajou.

— Comment cela ?

— L'Anglais avait écrit la lettre sur une feuille de carnet, dans la montagne ; il l'avait remise à son guide. Rassajou l'ignorait. Cette circonstance permit à la famille de faire une enquête. Rassajou fut interrogé, il se troubla. Bref, on perquisitionna chez lui et on y trouva de l'or anglais. Mon beau-frère se débattait comme un diable dans l'eau bénite, en prétendant que c'était le touriste qui lui avait donné cet or ; mais la justice ne se contente pas de raison en l'air : on retourna le jardin de l'auberge et les fouilles amenèrent la découverte du cadavre.

Marthe pleurait. Ses larmes ruisselaient entre ses doigts.

Il y eut un long silence.

— Et qu'est devenue la maison de Rassajou ? demanda Maxime.

— Elle est inhabitée, je crois ; on l'a mise en location, mais, comme vous pensez bien, personne n'en a voulu.

— Êtes-vous retourné à Genty-les-Loups ?

— Jamais. On m'a effrayé d'être le tuteur de Rose, de gérer ses biens, qui valaient au bas mot une trentaine de mille francs, j'ai refusé.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un honnête homme, monsieur, et que cela me répugnait de gérer un bien dont l'origine est suspecte.

— Qui donc s'occupe de la propriété ?

— M^{re} Postel, le notaire de Montnoir, en Velay, ou, s'il est mort, son successeur.

— Et personne n'a réclamé ces biens ?

— Personne.

— Pas même Césarine, à sa sortie de prison ? Car elle a été graciée, je le sais.

— Pas même Césarine, monsieur.

— Voilà qui est étrange.

— Je suis de votre avis, déclara spontanément Brégeat, je me demande souvent pourquoi Césarine ne fait pas valoir ses droits.

— Et quelle est votre opinion ?

— Mon opinion est que Césarine est innocente. Elle s'est laissée dominer par Rassajou, elle l'a payé cher.

— L'avez-vous revue, depuis ?

— Une seule fois, après sa libération. Elle est venue nous supplier de lui donner l'adresse de Mme Petitot... Nous la lui avons indiquée, en pensant qu'elle voulait revoir sa fille.

Sa fille !

Ce mot tomba comme une pierre sur le front de Maxime.

— Sortons, dit-il brusquement à Sorlac, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Où allons-nous ? lui demanda Pierre à voix basse.

— A Montnoir, chez ce notaire qui nous mettra peut-être sur quelque piste et nous aidera à retrouver Césarine.

Derrière les deux amis, Brégeat, anxieux, disait à sa femme :

— Pourvu que nous n'ayons pas trop bavardé.

— Nous n'avons dit que ce qu'il fallait dire.

— En es-tu sûre ?

— Pardine !

— Alors, ma vieille, puisque tu as revu François, parle-moi un peu de lui.

— Ah ! s'écria Marthe, tu l'aimes toujours, je le pensais bien !

XLVII

A L'AUBERGE SANGLANTE

Pendant que le garde et sa femme se consolait réciproquement, Maxime et Pierre prenaient la route de Nîmes.

Ils y prirent le train du Pay.

Arrivés à destination, ils se dirigèrent du côté du mont Aspec, vers la partie orientale du Velay.

Bientôt, il leur fallut quitter le chemin de fer et poursuivre leur route en carriole découverte, dans d'impossibles sentiers.

— Interrogeons d'abord les habitants de Genty-les-Loups, conseilla Pierre.